

§

1. Culture

Fantastique « Fantasio » au Théâtre du Châtelet**LYRIQUE Dirigé par Thomas Jolly, ce spectacle onirique produit par l'Opéra Comique dévoile une autre facette d'Offenbach.**

▼

Thierry Hillériteau

Une salle d'opéra, encore fermée pour travaux, qui décide d'ouvrir sa saison dans une autre salle, bientôt fermée elle aussi. Il y a de quoi en perdre son latin. Pourtant, ce n'est pas là la vraie surprise de Fantasio, proposé par l'Opéra Comique au Théâtre du Châtelet. Si la production fait sensation(s), c'est pour la redécouverte de sa musique. Celle d'un Offenbach méconnu. Tendre. Rêveur. Comme dans les premières mesures de l'ouverture, où l'orchestre murmure. Des flûtes aux cuivres. Ou ce premier air de Fantasio teinté de suave mélancolie amoureuse : « Voyez dans la nuit brune. »

Sans doute Offenbach voyait-il, dans ce personnage de bourgeois désabusé, à l'humeur changeante, déguisé en bouffon de la cour, un double de lui-même. Tout prisonnier qu'il était dans son costume d'amuseur public.

Si la partition, reconstituée en 2013 seulement grâce au travail de l'indispensable Jean-Christophe Keck, n'a pas la grandeur romantique des Contes d'Hoffmann, elle ne manque pas d'airs mémorables. Orchestraturier délicat et génie mélodique, Offenbach trouve dans la présente distribution des ambassadeurs de choix. À commencer par Marianne Crebassa. Tout juste auréolée de sa Victoire de la musique, cette habituée des rôles de pantalons avait abordé Fantasio en concert à Montpellier. Elle en livre cette fois une incarnation scénique séduisante d'un bout à l'autre. Son timbre chaud et enveloppant a les couleurs idéales dans les parties chantées. Son jeu d'actrice, dans les dialogues parlés, convainc tout autant. Car même si son ton désinvolte n'offre pas une diction parfaite, il paraît plus naturel que la déclamation parfois trop appuyée de certains de ses confrères. En princesse fleur bleue (au propre et au figuré), Marie-Ève Munger est aussi touchante que drôle.

Les hommes ne sont pas en reste, Jean-Sébastien Bou en tête dans le rôle du prince de Mantoue. Dans les habits de son aide de camp et faire-valoir, Loïc Félix manque de projection. Mais pas de drôlerie. À la tête de l'Orchestre philharmonique de Radio France, Laurent Campellone n'évite pas toutes les lourdeurs d'une musique qui sait aussi faire la fête en pétaradant. En particulier au deuxième acte. Mais comment rester insensible à la palette de nuances dont l'orchestre fait preuve par ailleurs ?

Les rêves du metteur en scène Thomas Jolly ne sont pas ceux d'Alfred de Musset. Mais il y a dans l'univers cinématographique qu'il déploie, marqué par une esthétique onirique sombre à la Tim Burton, une tonalité qui entre en parfaite résonance avec celle d'Offenbach... et la création de ce Fantasio de 1872. Les étranges éléments de décor en fer forgé, se muant au fil du spectacle en échafaudage mouvant, cage tournante, bosquet métallique. Les mouvements d'automate de certains membres du chœur (l'ensemble Aedes, vocalement très homogène)... Tout cela renvoie aux marqueurs burtoniens de l'homme-machine, mais aussi à ceux de l'industrialisation. Tout comme la forêt d'ampoules sur scène et dans les airs rappelle le développement de l'éclairage électrique dans les années 1870. Ou le fond de scène, animé de mouvements d'obturateur, celui de la photographie.

Cette mise en scène qui possède certaines qualités du cinéma de Burton en a toutefois aussi les défauts. Quelques gags trop appuyés (le jeu du tailleur ou celui du geôlier). Un certain goût de l'excès, au risque de la saturation (on ne compte pas les ampoules, ni les sculptures de ballons, à la fin de l'acte II). Cet usage du kitsch parfois décomplexé, volontaire ou non, explose dans la scène finale, avec ses danses de boîte de nuit, ses costumes bariolés et ses ballons géants. Comme s'il voulait nous extraire brutalement de ce doux songe. Mais sans doute est-ce l'effet que fit cette ode à la paix du peuple allemand, outrageusement jovial, au public parisien de l'époque, encore trop marqué par la guerre franco-prussienne pour ne pas rejeter l'ouvrage.